

rinvenimenti puntuali verificatisi a Nord della foce: J. Bermejo Meléndez *et al.* (p. 201-209) parlano degli scavi del “Molo della Lanterna” a *Portus*, di cui si conferma l'appartenenza all'originario progetto claudio-neroniano del bacino, pur con modifiche successive; P. Germoni e M. Cébeillac-Gervasoni (p. 212-217), di tre epigrafi funerarie inedite dalla necropoli dell'Isola Sacra (II-III secolo). Gli ultimi testi contenuti negli Atti non riguardano Ostia. Tre sono dedicati ai risultati ottenuti da M. Cébeillac-Gervasoni nello studio delle *élites* cittadine dell'Italia e dell'Occidente romano, a partire dai convegni di Napoli (1981) e di Clermont-Ferrand (1991) e nel corso di decenni di ricerche, di incontri e di pubblicazioni promosse da lei e da altri. In particolare, G. Bandelli (p. 221-229) illustra il programma EMIRE (*Les élites municipales de l'Italie de la République à l'Empire*), attuato a partire dal 1994; J. Andreau (p. 231-236) chiarisce come gli interessi prosopografici ed epigrafici della studiosa, nell'indagare queste “borghesie”, fossero rivolti – più che agli aspetti giuridici o istituzionali – a quelli storico-sociali e pratici (“le quotidien municipal”); F. Santangelo, infine (p. 237-245), avverte che agli aspetti su citati va aggiunto quello degli orizzonti culturali, soprattutto dei ceti eminenti laziali e campani. Due contributi riguardano singoli reperti epigrafici dall'Italia. M. Silvestrini (p. 247-252) analizza un'ara funeraria del II secolo d.C. da Troia in Apulia, che il marito, duoviro di Canosa, dedica a una donna i cui antenati facevano parte della *nobilitas* municipale della zona, mentre l'articolo di G. Camodeca (p. 253-265) sconfinava nella tarda antichità, poiché dà conto di tre iscrizioni inedite di *consulares Campaniae*, databili fra il 326 e gli inizi del V secolo: si tratta di personaggi coinvolti, nel contempo, anche nelle amministrazioni di Atella e di *Puteoli*. Solo il testo di A.D. Ritzakis (p. 267-286) è laterale rispetto al “taglio” prevalente del volume, poiché si occupa di alcuni aspetti dei riti funerari praticati a Filippi in Macedonia (colonia romana a partire dal 42 a.C.), ma anche in Tracia e in Asia Minore.

Università degli Studi della Tuscia, Viterbo.

Carlo PAVOLINI.

Danièle CONSO, Forma. *Étude sémantique et étymologique. Volume II*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021 (Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 1531), 22 × 16 cm, 842 p., 39 €, ISBN 978-2-84867-859-7.

Ce gros livre de 842 pages constitue la seconde partie de l'impressionnant travail que Danièle Conso a consacré à l'étude sémantique du latin *forma*, nom à la polysémie foisonnante ; nous avons recensé le premier tome dans *Latomus* 76, 2017, p. 825-827. L'auteur complète donc la collecte, le regroupement et le classement des significations et effets de sens que revêt ce terme dans tous les types de texte qu'offre le monde antique dans son extension chronologique la plus large, de Plaute aux auteurs et érudits de la période chrétienne (jusqu'au VI^e siècle), sans omettre les données épigraphiques. Pour prendre conscience du nombre et de la diversité des attestations, il suffit de consulter à la fin du volume les deux impressionnants *index locorum* de *forma*. Ce volume II est composé de 14 chapitres, le dernier étant consacré à l'étymologie du substantif. Au terme d'une réflexion qui s'appuie sur les données sémantiques, l'option philologique retenue parmi les diverses hypothèses scrupuleusement passées en revue est celle d'un substantif suffixé en *-*mola-* formé sur la racine **dher-* et qui véhicule la notion de « solidité » ou de « solidification ». Les chapitres 11 à 16, regroupés sous une même grande rubrique (numérotée IV), recensent, commentent, définissent et articulent entre eux les significations et effets de sens que peut revêtir *forma* à côté de ceux qui ont fait l'objet du premier volume et qui relèvent des notions de « traits caractéristiques des êtres animés et inanimés », « avantages physiques » et « beauté ». Sont donc étudiées ici les significations

regroupées sous les bannières « moule », « modèle », « norme » et « règle ». À cette grande section s'en ajoute une autre, constituée des chapitres 17 à 22, où sont étudiés les « sens dérivés » et « variantes sémantiques » résultant de métaphores ou de métonymies, ainsi que les « variantes contextuelles » et calques sémantiques (signalons ici que l'on aurait aimé des définitions plus nettes de tous ces processus de glissement d'un sens à l'autre). Les chapitres 21 et 22 portent sur d'autres acceptions : « aspect d'ensemble », « sens classificatoire » ainsi que ce qui relève de la langue philosophique. Tous les effets de sens, en tant que variantes contextuellement conditionnées, sont alors analysés, commentés, discutés, après avoir été replacés dans leur environnement non seulement textuel (notionnel, lexical et syntaxique) mais aussi historique, culturel (éventuellement technique), philosophique et idéologique. Car la polysémie de *forma* amène D. Conso à s'immerger et, de ce fait, à entraîner son lecteur dans des domaines aussi variés et spécialisés que les techniques de l'artisanat romain, l'architecture et les procédés de construction, la numismatique, les mathématiques, la grammaire et la rhétorique, le droit (sous tous ses aspects, constitutionnel ou privé), la philosophie et la théologie chrétienne. Cette exhaustivité et ce souci de l'exactitude qui conduit souvent l'auteur à exposer en détails certains procédés ou démarches techniques – notamment dans les domaines de la numismatique, de l'architecture (la construction des aqueducs) et du droit de la propriété (au sujet des plans cadastraux) – sont autant de marques de son extrême érudition et ne peuvent que forcer l'admiration. Une telle démarche conduit naturellement à faire entrer *forma* dans tout un réseau de synonymies ou du moins d'équivalences sémantiques avec d'autres termes, à commencer par le dérivé *formula*, mais aussi *species*, *effigies*, *figura*, *imago*, *exemplum* ainsi qu'*exemplar*, *regula*, *sententia*, *status* et *genus*. Autant de correspondances qui illustrent les multiples facettes sémantiques du substantif, facettes toujours déterminées par les conditions d'emploi. Les différentes significations sont regroupées en cinq catégories (correspondant aux titres des chapitres 11 à 15) : 1) « Moule », « cadre », « coffrage », « matrice » ; 2) « Modèle à reproduire », « modèle de référence » ; 3) « Modèle d'un comportement individuel ou collectif », « modèle d'organisation » ; 4) « Règle », « norme » ; 5) « Condition », « état », « statut ». D. Conso accorde une grande attention aux conditions d'emploi du substantif, au verbe dont il est le régime à l'accusatif, au substantif dont il est le complément au génitif, mais aussi à certains qualificatifs (épithète ou génitif adnominal). Il faut reconnaître que face à tant d'exemples, d'analyses extrêmement détaillées, où transparaissent les scrupules et hésitations de l'auteur, le lecteur est parfois un peu égaré ; les analyses sémiologiques dégagées sont parfois trop précises et ne semblent pas avoir suffisamment fait le départ entre le contenu notionnel du nom lui-même et ses conditions d'emploi, qui le chargent immanquablement de traits qui le spécialisent. Comme le montrent les tableaux récapitulatifs, l'extrême polysémie est présentée comme le fruit de « dérivations » qui se seraient produites à partir de plusieurs significations implicitement posées comme premières, originelles. Conception reconnue comme fragile et contestable par l'auteur elle-même, qui reconnaît dans la conclusion (p. 802) que « c'est par une erreur de perspective que nous croyons tenir, avec les sens de *forma* attestés chez Plaute, le point de départ de l'histoire sémantique de ce vocable latin ». « Il faut plutôt y voir », poursuit-elle, « l'aboutissement d'une histoire déjà longue ». Certes, des emplois chronologiquement organisés et clairement dépendants de nouvelles conditions culturelles et philosophiques permettent de saisir le glissement d'un sens à un autre (par exemple, la substitution de *forma* à *formula* au sens de « règle », p. 460-461) et, d'une manière plus générale, l'enrichissement notionnel du terme dans les textes chrétiens (par exemple *forma* au sens de « symbole », p. 498 sq.) ; mais n'est-il pas possible de trouver à cette masse d'emplois un dénominateur commun, si minime soit-il, et d'insister ainsi sur la

cohérence de l'ensemble ? Si le contexte linguistique est déterminant, les conditions d'énonciation et le savoir partagé des co-énonciateurs le sont tout autant : des locuteurs avertis et qui partagent un même savoir, comme des architectes et des maçons, peuvent, dans un contexte clair, se contenter d'un terme de teneur assez générale comme *forma* pour désigner un aqueduc. N'y a-t-il résolument aucun lien entre *forma*, « plan de l'architecte » dérivé de l'acception « modèle », traité au chapitre 12 (p. 96-104), et la plupart des significations regroupées dans le chapitre 16 (*Est-ce que forma est un nom de l'« image » ?*), comme « œuvre picturale », « esquisse », issue du sous-groupe « traits caractéristiques », « beauté » ? Par ailleurs, les emplois comme calques sémantiques du grec auraient pu faire l'objet d'une synthèse : si l'on saisit bien l'évolution de *forma* calque de *εἶδος* et *ἰδέα*, « Idée » platonicienne, depuis Cicéron jusqu'à la période tardive (chez Tertullien, saint Augustin et Marius Victorinus), on ne voit pas clairement le jeu d'équivalences et de correspondances qui conduit également Cicéron à recourir au même terme pour transposer *χαρακτήρ* « trait distinctif », « empreinte », « marque », *τύπος* « exemple » (*forma* devenant le synonyme d'*exemplum*), mais aussi *εἶδος* lorsque le terme grec prend le sens classificatoire de « genre » ou « espèce ». Il est facile pour un recenseur de trouver, dans un travail si imposant et si riche, des points discutables. Mieux vaut conclure en remerciant Danièle Conso pour cet ouvrage hautement admirable qui constitue un outil philologique inestimable pour tous ceux qui s'intéressent à l'Antiquité, quel que soit le domaine abordé.

Centre Alfred-Ernout – Université Paris-Sorbonne.

Marie-Dominique JOFFRE.

Armin EICH, *Die Verurteilung des Krieges in der antiken Literatur*, Münster, Aschendorff, 2021, 23 × 15,5 cm, 275 p., 36 €, ISBN 978-3-402-24769-3.

“After all, no one is stupid enough to prefer war to peace; in peace, sons bury their fathers and in war fathers bury their sons” (Herodotus 1.87.4, R. Waterfield translation). In their commentary, How and Wells note that Herodotus was “adverse” to war (*A Commentary on Herodotus*, Oxford, 1912, 1: 99; cf. Herodotus, 5.97.3, 8.3.1). Other thinking Greeks thought similarly (e.g., Homer, *Iliad*, 5.890, 9.63, Euripides fr. 453). Polybius, in attacking the historian Timaeus, noted the speech attributed to the Syracusan leader Hermocrates that expressed similar views on war and the damage done to peace and prosperity (Polybius 12. k.5-26). The sentiment today is no less common. My own mother lived through the Second World War (two brothers in battle), Korea (husband and one brother, same), Vietnam (her son, this writer, same), and had pretty much the same views as these Greek authors. How today in the early twenty-first century do we interpret essays, opinions and ideas from the deep past about war and peace? The question is of interest especially if scholars of the ancient world wish to avoid the margins of academia. On the eve of the Iraq War, 2003, Aristophanes’ great anti-war play *Lysistrata* was performed around the world. But “Shock and Awe” over Baghdad still happened as planned. No less might be said of Armin Eich’s beginning reference to Eugen Leviné’s 1914 essay *Stimmen der Völker zum Krieg*. The work remained unpublished until after the author’s death in 1919. In seventeen chapters ranging from the Homeric era to the late Roman / early Christian world, historian Eich explores the “condemnation of war in ancient literature”. But just what does this mean? To condemn something like war surely implies an anti-war stance. “Antiwar” (i.e., anti-war) first appears in American English in the context of the outbreak of the War of 1812. By 1821 the term had come to mean broadly political pacifism and opposition to all wars. Fewer than twenty years before, when Immanuel Kant considered the issue of war and peace, he emphasized